

L'obsessionnel et son réveil – 3

Le symptôme

Gil Caroz

Le TOC n'est pas un symptôme

Comme promis, je parlerai aujourd'hui du symptôme de l'obsessionnel. Cela me donne l'occasion de rendre hommage à un collègue de l'École de la Cause freudienne, Serge Cottet, que nous avons perdu jeudi dernier. Il y aurait beaucoup à dire sur la particularité de sa personne, sur sa contribution théorique et clinique à la psychanalyse en général et plus particulièrement à l'École de la Cause freudienne. Ceux qui le connaissaient savent l'originalité de son style et de sa pensée. Ceux qui ne le connaissaient pas ont tout intérêt à se pencher sur ses livres et ses très nombreux articles.

Dans l'article « À propos de la névrose obsessionnelle féminine ¹ », il fait une remarque précieuse que je considère comme préalable à toute élaboration de la question du symptôme dans la névrose obsessionnelle : « La clinique des TOC, dit-il, stimule [...] une mise au point contemporaine sur l'obsession ² ». Il argumente que psychanalytiquement parlant, une observation du comportement du sujet ne peut pas nous conduire à décider de la structure et à parler de symptômes obsessionnels. Autrement dit, la ritualisation, « la manie du ménage, [...] le fait de faire tous les matins son lit au carré, [ou] de ranger méticuleusement sa bibliothèque ³ », ne suffisent pas pour parler d'obsession. Ces phénomènes peuvent tout à fait se présenter dans des cas de psychose, et notamment dans la psychose ordinaire, comme la condition d'une certaine stabilisation. Ce n'est donc pas l'observation des comportements qui permet de décider de la structure, mais « le sens et la fonction du symptôme ⁴ » pour le sujet.

S. Cottet situe la question du symptôme de la névrose obsessionnelle comme un problème entre la clinique et la politique, un problème de politique de la clinique. Notre intérêt par rapport à la névrose obsessionnelle aujourd'hui est donc d'autant plus important que dans le *DSM*, la structure est effacée au profit d'une mesure statistique de phénomènes comportementaux. C'est l'éthique du sujet, et notamment son rapport moral à la jouissance qui décidera si les symptômes appartiennent à la névrose obsessionnelle ou à la psychose. Notons qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer l'obsession de la psychose paranoïaque uniquement à partir du comportement de l'individu. En effet, tous deux ont un moi qui peut paraître très fort ; chez l'obsessionnel il paraît fort, chez le paranoïaque, c'est vraiment fort. Sans doute y a-t-il des distinctions à faire, mais les phénomènes peuvent se ressembler : une tendance à une petite mégalomanie ou à être un peu persécuté est souvent présente dans l'obsession. Quoi qu'il en soit, S. Cottet indiquait l'importance de se poser la question de la structure, indépendamment des symptômes en tant que signe d'une pathologie. Il y a là un enjeu majeur qui concerne la direction de la cure. Avec un sujet obsessionnel qui installe des rituels dans la séance

Gil Caroz est psychanalyste à Bruxelles, membre (AME) de l'École de la Cause freudienne, de la New Lacanian School et de l'Association Mondiale de Psychanalyse, actuel président de l'ECF.

Ce cours, troisième d'une série de huit donnés entre octobre 2017 et juin 2018, a été prononcé le 4 décembre 2017 à Paris dans le cadre du nouveau programme des Enseignements ouverts à l'École de la Cause freudienne.

¹ Cottet S., « À propos de la névrose obsessionnelle féminine », *La Cause freudienne*, n° 67, octobre 2007, p. 63-74.

² *Ibid.*, p. 63.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 64.

analytique on aurait tendance à bousculer la défense afin de faire surgir le désir. Mais cela reste compliqué parce que chez l'obsessionnel, si on ne le laisse pas s'adonner à sa cérémonie ou son rituel, l'angoisse surgit aussitôt ; il faut bien doser, on ne fait pas cela à la première séance. Dans la psychose, on aurait plutôt tendance à soutenir et même encourager cette défense afin d'éviter le passage à l'acte.

Guerre et paix

Je reprends la logique que j'ai suivie jusqu'ici. Lors du premier cours, nous avons pris connaissance de la névrose obsessionnelle comme caractère. J'ai souligné lors de ce cours le côté *entier* de cette structure, le côté forteresse à la Vauban, qui même inclut ses symptômes dans son moi, en en faisant un enjeu narcissique. Comme si l'obsessionnel disait : « Mes symptômes, c'est moi, et de surcroît j'en suis fier. » J'ai dit que l'obsessionnel ne souffre pas subjectivement tant que ces symptômes sont ainsi intégrés à son moi. Il peut souffrir d'autre chose. Par exemple, il peut se plaindre du monde ou du fait qu'il ne sait pas faire avec sa femme ; ou plutôt il vient se plaindre du fait que sa femme est son symptôme le plus difficile. Mais cela ne veut pas encore dire qu'il subjective ses propres symptômes. C'est donc parfois la tâche de l'analyste de produire le symptôme ; c'est d'ailleurs toujours la tâche de l'analyste d'une certaine façon, dans toutes les structures. L'obsessionnel commence à souffrir quand les symptômes se détachent de sa forteresse et qu'il commence à les vivre comme étrangers. C'est dans la suite de cette idée que je vous ai présenté la dernière fois le moment d'éclosion de la névrose obsessionnelle, c'est-à-dire le moment où, par la force d'un trauma, la forteresse est atteinte, des trous sont percés dans ses murs, de façon à ce que les symptômes puissent la quitter et venir s'isoler à l'extérieur de la forteresse. Du coup, ils sont vécus par le sujet comme étrangers. Je vous rappelle que ce trauma, au moment de l'éclosion de la névrose obsessionnelle, est décrit par Lacan comme un moment où la jouissance impossible à atteindre fait retour sur le corps via le phallus, grand ambassadeur de la jouissance impossible auprès du sujet⁵. Il s'agit donc d'une jouissance qui est radicalement rejetée du symbolique dans un premier temps – Lacan utilise même le mot forclusion⁶ – mais qui dans un deuxième temps fait retour dans le réel du corps via la jouissance sexuelle. Et c'est dans ce second temps que le sujet obsessionnel rencontre un moment de trauma que j'ai, dans le cours précédent, décrit chez l'homme aux rats. Déjà petit garçon, regarder ses nourrices, les toucher, et ensuite à l'âge adulte, entendre le supplice des rats, laissent une trace sur le corps, cela fait trauma.

Aujourd'hui, je vais aborder la question du symptôme dans la névrose obsessionnelle, tel qu'il apparaît une fois que la névrose éclot, et que se dévoile la division du sujet entre d'une part sa forteresse, son moi, et d'autre part ses symptômes qu'il ne vit plus comme étant intégrés à son moi, mais comme des étrangers, voire comme des ennemis. C'est en effet l'expérience du névrosé que de considérer que les pensées et les rituels qui s'imposent à lui sont des ennemis contre lesquels il doit lutter et se défendre⁷.

Par ailleurs, on peut entendre à l'occasion la nostalgie du sujet obsessionnel par rapport à l'époque qui a précédé l'éclosion de la névrose. À l'opposé de l'énoncé de Schreber qui porte sur un avenir utopique et paradisiaque : « ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement⁸ », l'obsessionnel regrette le temps passé, celui qui précède l'éclosion, en énonçant : « Qu'il était beau de vivre en paix. Tout était parfait

⁵ Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 2. L'éclosion », *Quarto*, n° 118, mars 2018, p. 88.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 321.

⁷ Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 512 : « Cette cisaille vient à l'âme avec le symptôme obsessionnel : pensée dont l'âme s'embarrasse, ne sait que faire. »

⁸ Schreber D.-P., *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, coll. Points, 1975, p. 46 ; Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 74.

avant que ces pensées et ces rituels absurdes ne se soient imposés à moi. » Les symptômes sont pour lui des intrus sans lesquels sa vie pourrait être idyllique. Ainsi, il vit l'écllosion de la névrose comme un moment de sortie d'un paradis de paix, qu'il essaiera de retrouver en tentant d'apprivoiser la jouissance par le signifiant. Cette idée de l'obsessionnel – selon laquelle avec le signifiant il pourra absorber le tout de la jouissance – se retrouve dans le premier enseignement de Lacan. Et l'on voit là en quoi la pensée obsessionnelle très souvent suit la doctrine de la psychanalyse. Je soulignais dans le cours précédent ce dont Freud témoigne : l'homme aux rats est venu le voir après avoir lu *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, et après qu'il se soit dit : « Là il y a une pensée qui ressemble à la mienne. ⁹ » Il y a quelque chose dans cette structure qui va bien avec la psychanalyse.

Si l'obsessionnel rêve d'un état de nirvana, de paix, c'est qu'il est dans un état de guerre permanente, une guerre dans laquelle il est dans une position défensive par rapport à la pulsion – si l'on parle en termes freudiens –, par rapport à la jouissance – si on parle en termes lacaniens. Toute la construction de Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse* ¹⁰ vient décrire le danger auquel répond très précisément le symptôme obsessionnel. Nous avons là tous les éléments d'une guerre : un danger, l'angoisse comme signal d'alarme dans le moi, l'inhibition comme défense par évitement du danger, par un « ne pas faire » ce qu'exige la pulsion et enfin le symptôme comme ce qui donne une satisfaction substitutive à l'exigence pulsionnelle, un genre de compromis qui permet d'arrêter les hostilités et d'établir des accords de paix.

Constellations

Dans une interview donnée en 1957 au magazine *L'Express* ¹¹, Lacan décrit le cérémonial que l'homme aux rats veut mettre en place juste après l'écllosion de sa névrose à l'âge adulte. Je rappelle que l'écllosion majeure de la névrose de l'homme aux rats à l'âge adulte – il y en a d'autres – se produit à partir d'un retour de la jouissance dans le corps au moment où le sujet entend le supplice des rats. C'est un moment traumatique, où l'on ne voit pas encore le symptôme. Entre le moment où il entend le supplice des rats, le soir quand ils sont entre officiers, et le moment où il développe ce symptôme, il n'y a pas vingt-quatre heures. L'homme aux rats est très efficace : il a passé une nuit d'angoisse, mais le lendemain il a son symptôme. Le symptôme est donc ce qui se construit tout de suite après comme une réponse à cette intrusion de jouissance, à savoir la pensée complexe autour de la dette à rendre à la postière. Je dis que ce n'est qu'une pensée, car l'homme aux rats pense, rumine, mais malgré quelques tentatives, il n'a jamais acté jusqu'au bout cette cérémonie. Nous savons que dans la névrose obsessionnelle il y a aussi, à l'occasion, des manifestations en acte de cérémonies qui ont une allure de rites religieux et que Freud appelle des « actions de contrainte » ou des actions compulsives. Elles sont à différencier des « pensées de contrainte » mais la différence n'est pas grande ; on peut dire de ces pensées qu'elles sont des pensées du corps, en tant qu'elles mettent en jeu une jouissance. Lacan désigne ce scénario mis en place par l'homme aux rats tantôt comme symptôme, tantôt comme fantasme. Disons que c'est un mixte des deux, que Lacan qualifie, non sans un certain humour bienveillant, d'« histoire à dormir debout ¹² ». C'est la transe obsessionnelle autour de la volonté de mettre en œuvre ce scénario et l'impossibilité de le faire qui conduit l'homme aux rats chez Freud.

Dans cette interview de 1957, Lacan fait de ce symptôme/fantasme de l'homme aux rats une écriture qu'il faut savoir lire, une écriture qui contient les traces de la préhistoire du sujet, c'est-à-dire du désir qui a conduit à sa naissance.

⁹ Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 2. L'écllosion », *op. cit.*, p. 89.

¹⁰ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Éditions Quadrige, PUF, 1993 (5^{ème} édition 2002).

¹¹ Entretien avec Madeleine Chapsal, *L'Express*, n° 310, 31 mai 1957. Également dans Chapsal M., *Envoyez la petite musique*, Paris, Grasset, 1984.

¹² *Ibid.*

C'est toujours important de repérer dans l'analyse d'un névrosé le désir qui a conduit à sa naissance. Françaises Dolto – dans les livres qui relatent les émissions de radio où elle répondait aux questions des auditeurs – dit à une mère qui appelle en expliquant que son fils lui demande tous les jours comment il est venu au monde : « Dites-lui que vous vous êtes rencontrés avant qu'il naisse, lui, son papa et vous et qu'il a dit qu'il voulait naître. » On voit bien comment elle greffe une constellation qui précède la vie du sujet, un mythe qui indique qu'il est né à partir d'un désir. S'il n'y a pas ce désir, si le sujet ne peut pas repérer ce mythe, c'est dangereux, cela peut conduire au suicide. C'est ce que dit Lacan quelque part au sujet la fille de Breuer née d'une deuxième lune de miel qu'il a avec sa femme, prenant la fuite devant les manifestations du transfert amoureux d'Anna O. à son égard. En effet, cette fille, issue d'un passage à l'acte plutôt que d'un désir, s'est suicidée soixante ans plus tard. Par ailleurs, ce n'est pas parce qu'une femme dit qu'elle n'a pas désiré son enfant, que cela est nécessairement vrai. Par exemple, quand une femme dit ne pas avoir voulu l'enfant, qu'il est né à cause de son « oubli » de prendre la pilule, qu'est-ce que cela veut dire ? A-t-elle désiré l'enfant ou non ? Ce que l'on veut, ce n'est pas nécessairement ce qu'on désire. Cela nécessite vérification en tout cas, car toute cette mise en scène écrit la constellation qui a précédé la naissance du sujet.

Voici ce que dit Lacan concernant l'homme aux rats : « Si l'on suit littéralement jusque dans ses doutes le scénario institué par le symptôme à l'endroit de quatre personnes, on retrouve trait pour trait, transposées dans une vaste simagrée, sans que le sujet le soupçonne, les histoires qui ont abouti au mariage dont le sujet lui-même est le fruit.¹³ » Plus loin, il dira de cette préhistoire que c'est « la constellation dramatique qui a présidé à la naissance » de l'homme aux rats. Il reprend ici une thèse qu'il développe de façon plus détaillée en 1952 lors d'une conférence sous le titre *Le Mythe individuel du névrosé*¹⁴.

Lacan nous invite à être attentifs à l'histoire et la préhistoire du sujet. Plus tard, dans le Séminaire XVI¹⁵, dont je vous ai parlé la dernière fois, il dira que la biographie dramatise la structure et il invite les psychanalystes à s'intéresser à la structure plutôt qu'à la biographie. Mais ce n'est pas le cas en 1957. Je pense d'ailleurs que ce sont des moments différents dans l'analyse. Il ne s'agit pas de ne pas s'intéresser à l'histoire du sujet ; il ne s'agit pas de dire : « Moi je m'intéresse à la structure, où est votre jouissance, où est votre surmoi, où est l'objet a ? » Cela ne marche pas ainsi ; il faut s'intéresser à l'histoire. Mais le psychanalyste n'a pas pour autant à participer au drame : ce n'est pas par la pitié ou l'empathie qu'il opère.

Quelles sont les quatre personnes mises en scène par ce scénario ? Ceux qui l'ont lu le connaissent, et ne le connaissent pas. C'est impossible à suivre, difficile à retenir. C'est un texte que l'on pourrait lire ici toute l'année, car c'est une mine d'or ; c'est aussi monumental que l'architecture de la structure obsessionnelle. Il s'agit du lieutenant A, du lieutenant B, de la postière et de l'homme aux rats. L'histoire à « dormir debout » qui est aussi un peu confuse et sans issue, est la suivante : l'homme aux rats s'est fait envoyer de Vienne vers le lieu où se déroulent les exercices militaires auxquels il participe, un colis avec de nouvelles lunettes (pince-nez), car il a perdu les siennes. Le lieutenant B, responsable du courrier, a ramené le colis de la poste située dans le village près du camp militaire, mais ce n'est pas lui qui le lui a donné. C'est le capitaine cruel qui a donné le colis à l'homme aux rats en main propre, lui disant qu'il doit rembourser au « lieutenant A [...] les frais de réception¹⁶ » qu'il a avancés pour retirer le colis. C'était une erreur, bien sûr, puisque c'est le lieutenant B qui est allé

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Lacan J., *Le Mythe individuel du névrosé*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007.

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 332 : « Nous la disons originelle [la biographie], mais elle n'est bien souvent là que pour nous masquer la question, sur laquelle nous aurions à nous interroger vraiment, de ce qui la détermine. »

¹⁶ Freud S., « L'homme aux rats. Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », *Cinq psychanalyses*, (nouvelle traduction), Paris, Éditions Payot et Rivages, 2017, p. 416.

chercher le courrier. Mais de fait, ce n'est pas non plus le lieutenant B qu'il fallait rembourser, puisque c'est la postière elle-même qui a payé la somme de sa poche, disant qu'elle faisait confiance au sous-lieutenant – c'est à dire à l'homme aux rats, qu'elle ne connaissait pas – et qu'il les lui rembourserait. L'homme aux rats savait, dès avant que le capitaine cruel lui avait donné le colis, que c'était la postière qui avait avancé l'argent ; un autre capitaine le lui avait déjà dit. Cependant, au moment où le capitaine cruel lui a dit – erronément – qu'il devait rembourser le lieutenant A, une « sanction » obsessionnelle s'est imposée à son esprit : « ne pas rendre l'argent, sinon cela arrivera » – c'est-à-dire, comme nous l'avons vu la dernière fois, que le supplice des rats serait subi par son père et par sa dame. En réaction à cette sanction et pour lutter contre elle et la combattre, un commandement contradictoire a surgi sous forme d'un serment solennel qu'il a murmuré au-delà de sa volonté : « Tu dois absolument rembourser au lieutenant A les 3,80 couronnes. ¹⁷ »

Deux choses sont ici à retenir. Premièrement, ce mouvement qui consiste à avoir une pensée qui surgit comme une poussée pulsionnelle, et la réponse immédiate, diamétralement opposée, qui vient annuler la première poussée. Ceci est très caractéristique de la formation d'un symptôme obsessionnel, et j'y reviendrai par la suite. Deuxièmement, il n'est pas anodin que ce soit l'échange avec le capitaine cruel qui fait déclencher ce symptôme. Car c'est la veille que l'homme aux rats a entendu de sa part le récit du supplice qui a laissé chez lui une trace traumatique de jouissance. L'homme aux rats a donc un transfert particulier à l'égard du capitaine cruel comme figure de jouissance mauvaise, et il doit se défendre de sa parole. On voit bien que quand on reçoit une information, ce n'est pas son contenu qui importe – parfois c'est important tout de même – mais qui le dit. Ici, c'est le capitaine cruel et ce n'est pas rien, c'est une figure dont il doit se défendre. Donc il dit : « Non je ne vais pas le faire, oui je vais le faire... » On voit là de façon transparente la formation d'un symptôme de défense par rapport à la jouissance. Il se défend encore du supplice des rats.

Nous avons, dans cette histoire « à dormir debout », un concentré d'obsession qui met le sujet en état de crise. C'est cela la crise obsessionnelle : une série d'impératifs contradictoires qui font douter profondément le sujet et qui le paralysent, qui le font chuter dans la maladie. En effet, l'homme aux rats ne sait plus où donner de la tête. Il a fait le serment de rendre l'argent au lieutenant A, à qui il ne doit pas l'argent. Mais un serment est un serment. Il doit l'accomplir. Il imagine le scénario suivant : il ira à la poste avec les deux lieutenants A et B. Il remboursera A, qui va payer la postière avec cet argent. La postière donnera l'argent à B qui, à son tour, remboursera A. Ainsi, suite à ce circuit hors sens, le serment sera accompli, mais la dette envers la postière ne sera pas remboursée. Après quelques tentatives ratées, il renonce à mettre cette scène insensée en acte. Il sait très bien qu'elle est fondée sur une pensée « délirante », et il ne veut pas paraître « fou ». Mais il est alors pris dans un conflit moral : n'est-ce pas une lâcheté que de ne pas accomplir le serment juste parce qu'il craint le « qu'en-dira-t-on » ? C'est dans cet état-là qu'il arrive chez Freud.

Mais si cette mise en scène paraît confuse et incohérente chez un homme intelligent et d'une grande rigueur, vous allez voir que si l'on considère, comme le fait Lacan, que c'est une écriture de « la constellation dramatique qui a précédé la naissance du sujet », c'est-à-dire une écriture des coordonnées du désir dont il est issu, il n'y a là aucune incohérence.

Quelle est cette constellation « préhistorique » ? Le père de l'homme aux rats, homme brave, sympathique et « ami-ami » avec le sujet, a cependant une tache noire dans son histoire. À l'armée, il était sous-officier, et Lacan souligne ce fait qu'il incarnait le *sous-officier* ¹⁸. En effet, il y avait quelque chose chez lui qui n'était pas à la hauteur du semblant nécessaire à un père.

Personne ne sait ce qu'est un père, comment il faut être père ; quand on le sait, d'habitude on est dans le domaine de la paranoïa. Mais il y a un semblant à tenir quand on veut occuper cette place. Et le semblant, chacun l'invente à sa façon. À la fin de son enseignement, Lacan

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Lacan J., *Le Mythe individuel du névrosé*, op. cit., p. 21.

dit qu'« un père n'a droit au respect sinon à l'amour que si le dit amour [...] fait d'une femme objet a qui cause son désir ¹⁹ ». Là ce n'est pas du semblant, c'est un père qui transmet un désir singulier à son enfant, qui lui donne sa « père-version », sa version du père. Ce n'est pas tout simplement faire semblant, mais permettre au sujet d'avoir les moyens de faire avec la jouissance et avec le désir.

En ce qui concerne le père de l'homme aux rats, Freud dira à sa façon qu'il a « conservé de cette période de sa vie [à l'armée] la franchise du soldat et un penchant pour les expressions grossières ²⁰ ». Lacan le reprend en disant : « c'était un *sous-officier* ». Pendant ce service militaire, il a été responsable de la caisse de son régiment. Or, lors d'un jeu de cartes, il a fait de cette caisse sa mise, et il a perdu cet argent. Il a risqué gros, car il pouvait être sévèrement puni. C'est un ami qui l'a sauvé en lui avançant l'argent pour rembourser la somme. Il a promis à cet ami de lui rendre l'argent lorsqu'il en aurait, mais il ne l'a jamais retrouvé, et cette dette n'a jamais été payée. Freud souligne qu'au moment où le capitaine a dit à l'homme aux rats : « tu dois rendre au lieutenant A les 3,80 couronnes ²¹ », cela a résonné chez lui comme une allusion à ce péché du père. On retrouve ici l'inscription de la constellation qui a précédé le sujet.

Une autre dette a précédé le sujet dans la constellation familiale, une dette quant au désir. Les parents de l'homme aux rats s'entendaient bien. Néanmoins, toute son enfance, il a entendu une taquinerie de la mère adressée au père qui consistait à raconter qu'avant leur mariage, le père était attiré par une femme pauvre, mais belle. Le père répondait, aussi amusé que la mère, qu'il s'agissait d'une vieille histoire éphémère. De fait, le père, étant lui-même plutôt sans le sou avant le mariage, a fait le choix d'une femme riche qui lui a procuré non seulement une situation économique confortable, mais aussi les moyens de gagner sa vie en l'engageant dans l'entreprise familiale. Mais du même mouvement, il a, en quelque sorte, cédé sur son désir, ce qui n'est pas sans prix.

Il convient ici d'ajouter deux points supplémentaires concernant cette mise en scène symptomatique. Premièrement, il y a dans ce scénario un dédoublement de l'ami du père (lieutenants A et B). Ce dédoublement est un phénomène courant dans la névrose obsessionnelle : un autre en place d'*alter ego* ou de moi idéal chez qui il dépose son désir en tant qu'il ne peut pas l'assumer. D'usage, cet autre a la caractéristique d'un aîné, d'un grand frère qui aide le sujet à sortir d'affaire quand il est dans l'embarras. On le voit chez l'homme aux rats dans la figure de l'ami chez qui il va régulièrement afin d'apaiser les contraintes insensées qui lui sont imposées. Lacan décrit dans *Le Mythe individuel du névrosé* ²² le même phénomène chez Goethe qui s'appuie sur la présence d'un autre – ce n'est pas un double, on n'est pas dans la psychose – pour pouvoir rendre visite à une femme qu'il désire. C'est-à-dire que face à l'objet du désir, le sujet se dédouble pour ne pas disparaître. Dans le fantasme, le sujet disparaît, nous y reviendrons peut-être quand nous aborderons la question du fantasme et du désir chez le sujet obsessionnel. Par ailleurs, la biographie de Goethe ²³ est une référence sur laquelle Freud revient au moins deux fois dans la description de l'homme aux rats ²⁴, et c'est sans doute pour cela que Lacan la mentionne ici.

Deuxièmement, il y a aussi un dédoublement de la femme. Si la postière est à la place de celle qui avance l'argent à l'homme, c'est-à-dire la femme riche, comme la mère de l'homme aux rats, une autre femme qui réside dans la campagne près de la zone des manœuvres militaires

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, inédit.

²⁰ Freud S., « L'homme aux rats... », *op. cit.*, p. 451.

²¹ *Ibid.*, p. 462.

²² Lacan J., *Le Mythe individuel du névrosé*, *op. cit.*, p. 35-43.

²³ Goethe J. W., *Souvenirs de ma vie. Poésie et vérité (aus meinem Leben Dichtung und Wahrheit)*, Paris, Aubier, 1941.

²⁴ Freud S., « L'homme aux rats... », *op. cit.*, p. 454 (Goethe, *Poésie et vérité*) et p. 467 (Goethe, *Faust*).

résonne également pour l'homme aux rats avec une femme pauvre. En effet, il a rencontré pendant les manœuvres une servante d'auberge, plutôt pauvre, avec qui il a joué à quelques jeux de séduction. En fait, c'est avec elle qu'il faudrait « éteindre la dette ²⁵ », dit Lacan. C'est donc la dette du désir pour la femme pauvre qui est à éponger. Cette femme pauvre est substituée, tout comme dans la vie du père, par la femme riche, ici la postière.

À propos de ce dédoublement de la femme en femme riche et en femme pauvre, qui est un des noms de la division du sujet, il y a, dans le récit de l'homme aux rats, un autre moment d'éclosion de la névrose qui précède ce moment des manœuvres militaires, quand le père vivait encore. À ce moment-là, l'homme aux rats s'est trouvé dans le même dilemme que celui du père avant le mariage. Ce dilemme s'est imposé à lui. Il avait un désir pour une femme pauvre, alors que le père lui disait que ce n'était pas une bonne idée et le poussait à se marier plutôt avec une femme riche, proposée par un cousin de la famille. À ce moment-là, le sujet perd ses capacités d'étudier afin d'éviter de choisir. Car tant qu'il ne termine pas ses études, il ne peut pas gagner sa vie, et le mariage est exclu pour lui – manœuvre obsessionnelle inconsciente bien sûr, alors que ce que l'on voit, ce sont des problèmes qu'on appelle « scolaires ». Par ailleurs, les vœux de mort envers le père, qu'il a déjà eu lors de sa névrose infantile, sont réactivés. Il se dit que si son père meurt, il héritera et deviendra riche, ce qui lui permettra de marier la femme de son désir. Vous comprenez que toutes ces pensées investies de jouissance sont un symptôme obsessionnel en soi.

Toute l'ambivalence par rapport au père est sous-jacente à ces conflits et constitue chez l'homme aux rats la source d'une série de systèmes de défense et de symptômes. Le père aimé, ce brave homme, est aussi, depuis l'enfance, objet de haine profonde parce qu'il incarne un obstacle par rapport à la satisfaction sexuelle. En effet, quand il est petit, le père intervient violemment quand il veut mordre une de ses nourrices. Et à l'âge adulte aussi quand il lui dit : « il ne faut pas marier la femme de ton désir ». C'est une lutte à mort. Quand il éprouve pour la première fois une satisfaction lors de relations sexuelles, ceci après la mort du père, une idée lui vient à l'esprit : « c'est vraiment grandiose ! On pourrait tuer son père pour cela ²⁶ ». L'amour démesuré envers le père est la manifestation d'une défense contre cette haine, défense que Freud nomme « formation réactionnelle ». Ce qui est à l'avant-plan, c'est : « j'adore mon père » ; et plus il le hait inconsciemment, plus il l'adore. Certaines actions de contraintes symptomatiques témoignent de la même ambivalence. Ainsi la mise en scène dans laquelle, étudiant, il ouvre la porte pendant la nuit pour accueillir son père – déjà mort – afin d'obtenir son regard aimant de le voir travailler – alors que ce n'était pas toujours le cas –, est suivie d'une sorte de masturbation devant le miroir qui constitue une provocation adressée au père. Ce symptôme d'ambivalence par rapport au père vient masquer la haine contre lui. Il y a aussi la façon de nier cette haine envers le père que Freud ne cesse de lui renvoyer. Adolescent, il aime une fille qui ne lui rend pas son amour. Il a alors l'idée qu'elle serait plus aimante à son égard si son père mourait, car il aurait subi un malheur. L'homme aux rats banalise auprès de Freud cette idée, disant que ce n'est pas un vœu de mort envers le père mais une simple pensée. Pourtant, lui dit Freud, c'est de l'ordre d'un « crime de lèse-majesté ²⁷ ». C'est-à-dire que l'on est aussi bien punissable si l'on dit : « celui qui dit que le roi est âne aura affaire à moi » que si l'on dit : « le roi est un âne ». Le sujet camoufle le fait d'être le point d'énonciation de l'injure. L'homme aux rats tente de camoufler son vœu de mort envers le père tout en le proférant.

Traitement de l'angoisse par le symptôme

Il y a donc dans cette mise en scène symptomatique les traces de tous les éléments de la relation inaugurale entre le père, la mère et le personnage plus effacé de l'ami du père. Tout

²⁵ Lacan J., *Le Mythe individuel du névrosé*, op. cit., p. 29.

²⁶ Freud S., « L'homme aux rats... », op. cit., p. 452.

²⁷ *Ibid.*, p. 427.

est là, écrit dans cette mise en scène, ce n'est pas insensé ; il y a une correspondance au « un par un ». Mais à quoi sert cette écriture qui condense une série symptomatique de pensées et d'actions de contrainte ? Souvenons-nous que juste avant que cette construction surgisse, le sujet a été submergé par une angoisse massive, due au récit du supplice. Et comme l'indique Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, le symptôme est une solution à l'état d'angoisse²⁸. La preuve en est que si l'on empêche le névrosé obsessionnel d'effectuer ses rituels de contrainte, il est pris d'une angoisse insupportable. Il faut en quelque sorte choisir : soit on reste du côté de l'angoisse, c'est le cas dans la phobie, soit on absorbe le gros de l'angoisse dans le symptôme, c'est le cas de la névrose obsessionnelle et de l'hystérie.

Ce n'est pas que l'obsessionnel ne soit jamais angoissé, mais tout de même, c'est un reste d'angoisse. Par contre, pour le phobique, il la ressent à cent pour cent. Jacques-Alain Miller a distingué, en 2005²⁹, l'angoisse constituante, qui est une angoisse utile – c'est-ce qui fait que quand vous avez un examen, vous vous levez et vous étudiez, ou que quand vous êtes pilote d'un avion en panne et qui est en train de tomber, vous faites le nécessaire pour qu'il redémarre –, de l'angoisse constituée qui est celle qui vous immobilise, vous ne pouvez rien faire. L'obsessionnel peut rencontrer ces deux genres d'angoisse.

Mais en quoi cette construction symptomatique apaise-t-elle l'angoisse du sujet ? Rappelons-nous que la dernière fois, parlant de la jouissance impossible d'accès, nous avons évoqué le fait que si Lacan arrive à indiquer cette jouissance par le nombre entier infini, qui n'existe pas, Freud utilise le mythe pour désigner cette même jouissance infinie. Ici, c'est le sujet lui-même qui tente de résorber la jouissance qui s'est imposée à lui par un cérémonial mythique. En élaborant cette mise en scène qui renvoie au mythe de son désir, le sujet traite le trauma. Le mythe individuel, c'est une façon de nommer la jouissance : le désir qui l'a fait, la jouissance du père, le fait que le père ait cédé sur son désir, tout cela est raconté par ce mythe. Ce qui lui permet d'attraper l'angoisse, la jouissance qui lui fait retour dans le corps. Via le mythe, via ce symptôme, le sujet traite par le symbolique une jouissance inaccessible, au-delà du langage.

Le caractère expiatoire du cérémonial obsessionnel, qui devrait traiter la constellation préhistorique du sujet, permet de constater que ce sujet a un rapport intime et continu à une dimension qui se trouve au-delà des limites du langage. Freud parle d'une « ressemblance entre le cérémonial névrotique et les actions sacrées du rite religieux : remords anxieux en cas d'omission, isolement complet par rapport à toute autre occupation (interdiction d'être dérangé), scrupulosité dans l'exécution du détail³⁰ ». L'obsessionnel est angoissé, comme la personne pratiquante religieuse quand elle omet de faire sa cérémonie, car il a sa propre religion. Le point d'appui que prend le sujet obsessionnel sur un Autre consistant, sans faille, prend la signification imaginaire d'un Autre tout puissant, tel un Dieu, qui est pour le sujet un grand tribunal de l'Autre du surmoi, mais aussi une instance à qui il confie toutes les prises de position subjective. Cet Autre sans faille, c'est celui du premier étage du graphe comme nous l'avons repris lors de notre première rencontre, c'est un Autre plein, alors que dans le deuxième étage, il s'agit d'un Autre barré, indiquant le signifiant qui manque dans l'Autre. C'est avec l'Autre consistant du premier étage, là où il prend une signification imaginaire, que l'obsessionnel a un rapport intime. Ainsi, quand il devra faire un choix entre deux options, souvent il ne choisira aucune option, laissant le cours aléatoire des événements décider pour

²⁸ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit., p. 57 : « toute formation de symptôme ne serait entreprise que pour échapper à l'angoisse ».

²⁹ Miller J.-A., Intervention inédite prononcée pour présenter le Congrès de l'AMP 2006 : « Le nom-du-père, s'en passer, s'en servir », Journées d'automne de l'ECF, novembre 2005. Consultable sur www.lacan.com/jamsem2.htm. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin, 2005, n° 59, p. 78 : « L'angoisse lacanienne est active, c'est-à-dire productive. »

³⁰ Freud S., « Actions compulsives et exercice religieux », *Névrose psychotique et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 135.

lui. L'homme aux rats par exemple rate ses études pour ne pas avoir à décider quelle est la femme qu'il va marier. Ou, quand il se trouve devant le dilemme de savoir s'il va rentrer à Vienne pour rencontrer Freud ou organiser son cérémonial auprès de la postière, il n'arrive pas à prendre une décision. Mais il dit oui à un porteur à la gare qui lui demande : « C'est pour le train de 10 heures Monsieur le lieutenant ?³¹ » Il crée ainsi un « *fait accompli*³² », qui le soulage beaucoup, sans qu'il doive prendre lui-même une décision. L'événement fortuit devient ainsi un « jugement de Dieu³³ », comme l'appelle Freud. Ce qui rappelle l'ordalie appliquée à la fin du Moyen Âge par l'inquisition pour décider de la culpabilité d'un accusé. Ainsi, par exemple, on brûlait la main de l'accusé au fer blanc, et trois jours plus tard, selon l'état de la plaie, on pouvait prendre une décision par rapport au degré de culpabilité de l'accusé. Si c'était guéri – pour autant qu'on puisse en guérir –, l'accusé était libéré. Si la plaie était en mauvais état, cela voulait dire que Dieu ne lui donnait pas raison, et donc on pouvait l'exécuter. Et entre ces deux issues, différentes nuances de sanctions étaient possibles. C'est Dieu qui décidait, là où aujourd'hui ce sont les experts qui décident, ce qui soulage sans doute pas mal de juges quand ils sont obsessionnels.

C'est ce rapport à l'au-delà de l'obsessionnel qui donne à sa pensée une forte caractéristique magique et superstitieuse. Dans une analyse, démonter cet Autre tout-puissant pour rendre à l'obsessionnel l'éthique de décider lui-même – « Personne ne va décider pour toi » – est très compliqué, car cela implique une angoisse terrible. Nous devons l'entendre dans les fins d'analyse, lorsque le sujet dit : « C'est moi, j'y vais. »

La satisfaction du symptôme

Décrit ainsi, le symptôme est un symptôme en tant qu'il fait sens. Face à l'angoisse que le sujet rencontre dans le surgissement traumatique d'une jouissance, il fait appel à un au-delà qui donne un nom à cette jouissance. Celle-ci est absorbée alors par le symbolique, ce qui est écrit par J.-A. Miller avec le mathème **A sur J barré**.

C'est le premier temps de la doctrine psychanalytique : le symptôme fait sens, il faut le déchiffrer, ce qui permet sa levée – sauf que cela ne marche jamais. C'est avec cette idée-là que Freud a commencé sa pratique, et Lacan son enseignement. Toute cette mise en scène, cette formation symptomatique, c'est la vérité du désir qui a mené à la naissance du sujet : ça raconte une vérité. Elle fait appel à la biographie du sujet, elle implique une dramatisation de la structure telle que nous l'avons décrite la dernière fois et que Lacan nous incite à lâcher au profit d'un intérêt pour la structure même, dépouillée du drame. Le réel du symptôme vient alors à la place de la vérité. C'est ce que nous sommes aussi invités à faire à partir d'une lecture d'*Inhibition, symptôme et angoisse* de Freud. Vous savez, surtout si vous avez lu les passages dans « Le partenaire-symptôme » qui concernent ce texte, notamment le quatrième cours³⁴, que ce texte est un moment carrefour pour Freud, et que c'est aussi la clé pour comprendre le dernier enseignement de Lacan qui est organisé autour de la jouissance plutôt qu'autour d'une primauté du symbolique. Jusque-là, le symptôme s'inscrivait pour Freud dans la série des formations de l'inconscient, c'est-à-dire comme équivalent au rêve, au lapsus, à l'acte manqué et au mot d'esprit. Le symptôme était considéré comme une manifestation métaphorique ou métonymique dont il fallait trouver le sens caché et ce sens dévoilé contribuerait alors au déchiffrement de l'inconscient. C'est ce que nous venons de faire en lisant les traces de la préhistoire dans la mise en scène symptomatique. Selon cette première doctrine, le symptôme devrait disparaître une fois ce déchiffrement accompli. En termes lacaniens, cela veut dire que le symptôme est un signifiant, dont il faut découvrir en analyse

³¹ Freud S., « L'homme aux rats... », *op. cit.*, p. 419.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*

³⁴ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 10 décembre 1997, inédit.

le signifié caché sous la barre. C'est donc un symptôme en tant qu'il est un maniement de la vérité et l'hystérie est bien placée pour en faire le paradigme. Le symptôme hystérique est un message qui a un sens caché. Ce sens caché de la vérité n'a pas de stabilité. On sait que plusieurs vérités peuvent venir s'accrocher à un seul événement. Après une vérité, il y a une autre vérité, et encore une autre ; quand on se cogne au réel, il n'y en a plus d'autres.

C'est ce que m'a appris une analysante de structure hystérique. Cette femme qui ne cessait de se plaindre des insuffisances de son homme souffrait de cystites à répétition, et notamment après les relations sexuelles avec lui. Elle donnait à ce phénomène un sens freudien. Venant d'une famille catholique pratiquante où la sexualité était bannie, la cystite était considérée comme une autopunition par rapport aux relations sexuelles marquées d'un interdit avec un homme avec qui elle n'était pas mariée. Dans une séance dans laquelle elle ponctue tous les mouvements de sa plainte envers son homme par la déclaration « c'est systématique ! », je répète après elle la syllabe « cyst ». Elle raconte alors un souvenir d'enfance. Entre deux et trois ans, quand sa famille partait en excursion, sa mère lui demandait avant de partir : « Es-tu allée aux toilettes ? » Et si elle disait que « oui », sa mère ne la croyait pas. Elle l'asseyait sur le pot et émettait un bruit : « sss... t » pour qu'elle fasse pipi. Elle se souvient de la douleur liée au fait de pousser sans en avoir le besoin. Ce moment de l'analyse est un moment autour duquel il y a un avant et un après. Depuis lors, les cystites sont devenues moins fréquentes, sans disparaître définitivement, et la plainte s'est déplacée de l'homme vers la mère. Ainsi, par l'équivoque produite par la syllabe « cyst » entre « cystite » et « systématique », le symptôme s'est avéré être un message, ou plus précisément deux messages successifs, l'un ayant remplacé l'autre. Le premier exprime une culpabilité par rapport à la relation sexuelle, et le deuxième un reproche adressé à la mère. Il y a deux vérités, toutes les deux vraies, car il n'y a pas de raison de penser qu'il y en a une plus vraie que l'autre. C'est vrai que c'est une autopunition puisqu'elle le dit – on ne peut pas faire de la clinique si on ne croit pas à ce qu'on nous dit. Et il y a aussi le deuxième sens, c'est le reproche fait à la mère. Mais on constate aussi le compromis inclus dans ce symptôme, qui caractérise le symptôme hystérique. La douleur de la cystite contient la satisfaction d'une pulsion sexuelle et masochiste aussi bien par rapport à l'homme que par rapport à la mère. C'est une métaphore qui contient tout, raison pour laquelle il s'agit d'un compromis entre ces éléments, dit par un symptôme, la cystite.

Ce compromis, ce mixte entre une défense signifiante contre la jouissance et en même temps une satisfaction de la pulsion, est difficile à démêler. Les vérités se succèdent, c'est la première doctrine de Lacan, le symbolique absorbe la jouissance. La deuxième doctrine ou la doctrine définitive, c'est qu'il y a toujours un reste à cette opération. Si cette analysante a obtenu une vérité avec l'équivoque « cyst », la cystite n'en continue pas moins, même si moins fréquente ; il y a un reste. Alors le sujet va d'une vérité à l'autre jusqu'à ce qu'il cogne un réel. Mais dans le cas de cette patiente, nous n'en étions pas encore là. Et cela reste difficile à démêler.

C'est la raison pour laquelle Freud préfère se tourner vers la névrose obsessionnelle qui permet de voir plus clairement la dimension de défense contre la pulsion, mais aussi de satisfaction de la pulsion qui est incluse dans le symptôme. C'est-à-dire que lorsque la pulsion surgit, elle pousse le sujet vers un objet particulier : il veut tuer son père, ou il veut coucher avec sa mère. Or c'est ça qui provoque l'angoisse et le symptôme le dévie de cet objet. Mais il doit donner une satisfaction à la pulsion, sinon le système explose.

C'est donc en termes de structure que les choses sont lues dans ce texte et non pas en termes d'un sens à déchiffrer. Le symptôme est à la fois une défense et une satisfaction de la pulsion. Mais il n'y a jamais une absorption totale de la jouissance dans le symbolique. De là naît le concept de l'objet *a* comme reste de jouissance non absorbable.

L'isolation

Dans les symptômes de la névrose obsessionnelle, il n'y a pas de compromis entre des tendances contradictoires qui pourrait conduire à la création d'une métaphore qui englobe tout. Les choses sont vécues toujours sous la forme binaire de deux éléments qui ne se confondent pas. Cette tendance est tout d'abord très visible dans l'isolation qui est une mesure de défense si présente chez l'obsessionnel.

Cette mesure de défense fait penser aux mesures de cloisonnement pratiquées dans les armées et les services secrets afin de protéger les secrets militaires. Il s'agit de s'assurer que chaque soldat ne connaît que ce qu'il a à savoir dans le domaine dans lequel il est spécialisé, de façon à ce que si un soldat de chars par exemple est fait prisonnier par l'ennemi, il ne puisse livrer à l'ennemi, sous la torture, que les informations qui concernent les chars ; rien sur les avions de chasse par exemple. De la même façon, l'obsessionnel applique une mesure d'isolation à ses pensées, il n'y a pas de compromis entre les pensées. C'est ce qui permet à un grand nombre d'obsessionnels d'être de très bons élèves. Ils peuvent se concentrer assez longtemps sur une thématique, mettant de côté d'autres préoccupations de la vie quotidienne. D'autres obsessionnels, moins chanceux, peuvent souffrir au contraire d'intrusions de fantasmes sexuels au moment où ils doivent se concentrer sur un travail intellectuel quelconque, et cela crée plutôt une perturbation et une lenteur inefficace dans leur travail. Mais même quand il s'agit d'une intrusion d'autres pensées, les pensées ne se mélangent pas. Il n'y a pas de compromis entre les pensées.

L'isolation des pensées sert à ce qu'elles ne renvoient pas, par association, à des événements traumatiques. C'est justement parce que l'obsessionnel a tendance à être contaminé par les informations auxquelles il est exposé qu'il pratique l'isolation ; c'est une défense. S'il lit dans le journal qu'une personne éminente a le sida, il craint de l'avoir contracté également. S'il lit qu'une maison s'est effondrée, il se demande s'il ne devrait pas faire venir un ingénieur pour vérifier les fondations de sa maison. S'il entend parler d'un crime, il craint que la police vienne le chercher, car fondamentalement, il est lui-même un criminel, puisqu'il jouit. Sa propre jouissance s'élève immédiatement et il se demande : « Ne suis-je pas un peu criminel ? » L'homme aux rats se disait grand criminel³⁵ parce qu'il n'était pas à côté de son père quand il est mort, mais au fond, il était traversé par la volonté de tuer son père. L'obsessionnel se défend donc de cette tendance à la contamination de ses pensées par l'isolation. Évidemment, cela ne facilite pas l'association libre, et du coup l'isolation constitue un obstacle à l'analyse. Elle s'oppose au passage d'une pensée à l'autre. « Libérez vos pensées, dites ce qui vous passe par la tête », on sait que c'est un mensonge, que c'est impossible vraiment. L'association n'est jamais libre, il y a toujours une logique qui la sous-tend. Mais l'obsessionnel mène une lutte contre l'inconscient et l'isolation installe un mur d'une certaine épaisseur entre le sujet et son inconscient. Cela doit nous conduire à considérer chaque apparition d'une formation de l'inconscient dans la cure d'un obsessionnel comme une perle qu'il s'agit de mettre sur l'avant-scène. Un lapsus, ça l'embête, mais c'est salutaire pour lui.

Cette caractéristique de la pensée obsessionnelle a son pendant au niveau de l'action de contrainte que Freud appelle « le tabou du toucher³⁶ ». Elle conduit à une sorte d'hygiénisme obsessionnel qui consiste à éviter de toucher le corps de l'Autre ou des objets dans des lieux publics afin d'éviter la contamination par des maladies. Freud indique bien que cet hygiénisme est une tentative de se défendre de ses propres pulsions agressives et sexuelles envers l'autre : « Je ne touche pas l'autre parce que si je touche l'autre, je l'étrangle. » J'étais dernièrement à Londres. À la douane, l'agent qui a pris mon passeport avait des gants de médecin, pour ne pas attraper mes maladies ou ne pas me rendre malade, je ne sais pas. Là aussi il y a un obsessionnel quelque part. Ce n'est pas le douanier qui avait décidé, tous les agents portaient des gants comme lui.

L'isolation, en tant qu'elle empêche le compromis est à l'origine de la formation de tout autre symptôme obsessionnel. En fait, ce qui est à l'avant-plan, c'est l'ambivalence, et pas le compromis. Là où le compromis implique un symbole qui rassemble des tendances contradictoires, comme dans l'hystérie, l'ambivalence dans la névrose obsessionnelle implique un binaire qui laisse intactes les deux tendances contradictoires apparaissant de façon indépendante. Ainsi la formation réactionnelle est la manifestation extrême d'un amour

³⁵ Freud S., « L'homme aux rats... », *op. cit.*, p. 423.

³⁶ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*, p. 37.

qui laisse intact son envers : une haine refoulée. Dans l'exemple de l'homme aux rats qui enlève la pierre du chemin de la bien-aimée, puis la remet³⁷, l'ambivalence laisse intactes deux actions qui s'opposent : l'une exprimant l'amour, l'autre exprimant la haine, la seconde annulant la première. Il n'y a pas de compromis entre une chose et son contraire.

Cette isolation des pensées, de l'affect par rapport à l'idée refoulée, de la culpabilité par rapport à l'événement, permet de les connecter aux éléments qui forment les symptômes par un mécanisme de « fausse connexion ». C'est ce qui fait que quand l'obsessionnel se dit coupable, Freud le souligne³⁸, il n'y a pas à le contredire, mais à chercher de quoi il est coupable. La raison paraît futile, parce que grâce au mécanisme de la fausse connexion, il a refoulé la vraie raison de sa culpabilité. Par exemple, l'homme aux rats dit qu'il est coupable parce qu'il n'était pas à côté de son père quand il est mort, alors que la vraie culpabilité est ailleurs. L'ami de l'homme aux rats le déculpabilise tout le temps : « Mais non, tu n'es pas coupable. » Nous, nous pensons que s'il faut désangoisser un sujet qui vient nous voir, sinon il ne pourra pas parler, en ce qui concerne la culpabilité, il faut lui donner raison ; ne pas en rajouter mais ne pas non plus vouloir la réduire, car la connexion de la culpabilité de l'obsessionnel à des choses futiles n'est qu'une fausse connexion qui sert à camoufler sa jouissance.

À la base des tendances obsessionnelles, il y a la modalité du refoulement. On ne trouve pas chez l'obsessionnel le compromis qu'on trouve dans l'hystérie, le mode de refoulement est différent. Là où l'hystérique refoule l'idée avec la jouissance qui y est accrochée, l'obsessionnel isole l'idée de la jouissance. L'affect est refoulé, mais pas l'idée. Du coup, l'obsessionnel peut très bien déplier en analyse toutes les causes de ses symptômes sans que ce travail ait le moindre effet sur ces symptômes. Tant que l'affect n'y est pas, il n'entend même pas ce qu'il dit. C'est uniquement quand il sera de nouveau connecté à l'affect refoulé que l'on peut s'attendre à un effet.

³⁷ Freud S., « L'homme aux rats... », *op. cit.*, p. 439.

³⁸ *Ibid.*, p. 424.